

## SUR LES RIVES DU STYX<sup>1</sup>

C'est un grand pot à tabac en grès du Beauvaisis, dont le cul est estampillé de la lettre M, en capitales, marque de la manufacture de l'Italienne à Beauvais. Celui-ci mesure dix-huit centimètres de hauteur, huit centimètres de diamètre et pèse huit cents grammes. Son décor représente une scène mythologique, Charon, le nocher des Enfers, faisant traverser le Styx aux âmes des morts. La scène, reproduite trois fois sur la circonférence du pot, alterne avec du pampre et des grappes de raisin venant orner sa partie supérieure. Le bouchon d'étain est constitué de deux couvercles amovibles garantissant son étanchéité. En l'apercevant trop rapidement, on pourrait croire qu'il s'agit d'une urne funéraire. Il en possède la forme et l'austérité. Quand on l'ouvre, une très ancienne odeur de tabac est encore décelable.

Je regarde une vieille photographie de mon grand-père et de ma grand-mère, du côté maternel, Jules et Madeleine. Au dos du support de carton, un coup de tampon, encore lisible, nous renseigne sur le photographe, « Photographies artistiques, Th. JEAN, 11 rue d'Alençon, LA FERTÉ-MACÉ ». Ce double portrait doit dater des

---

1 Dans la mythologie grecque, Styx est une Océanide, fille aînée d'Océan et de Téthys. Elle personnifie le Styx, l'un des fleuves et points de passage des Enfers.

années vingt. Le photographe a pris soin de retoucher le cliché afin de dissimuler cette déchirure de la peau que possédait mon grand-père sous l'œil gauche, et qu'il avait rapportée des tranchées de la bataille de Verdun, après avoir été brûlé par les gaz. Sur la photographie, il doit avoir, environ, une quarantaine d'années. Madeleine est sa seconde épouse. Elle est âgée d'une vingtaine d'années. Elle lui donnera cinq enfants, dont ma mère, Marguerite, la benjamine. Elles se ressemblent. Un visage rond. De beaux yeux noirs. Il s'agit sans doute d'une photo de leur mariage. La mariée n'est pas en blanc, convenance oblige.

Marguerite a aujourd'hui quatre-vingt-cinq ans. Ses deux sœurs et ses deux frères sont décédés. Son état mental ne me permet plus de lui poser des questions sur son passé, ses parents. Elle emportera des petites histoires de vie, ordinaires, mais auxquelles je regrette aujourd'hui de ne pouvoir accéder. La vie est ainsi. Il faut accepter que certains souvenirs demeurent dans l'ombre et que d'autres, parfois infimes et ténus, viennent inonder notre cœur et notre imagination d'un bonheur simple et apaisé. Ce pot à tabac, cette photographie me relie tendrement à mes origines. Ils sont d'autant plus précieux qu'ils sont peu de choses. Ils font partie d'un héritage plus symbolique que matériel que je regarde souvent, comme l'on se penche parfois avec curiosité sur les éléments disparates d'une énigme. Ils me font rêver, certainement avec trop de nostalgie, à un passé lointain, à des êtres qui ne sont plus que des images, des vies qui peinent à demeurer dans les souvenirs édulcorés et métamorphosés que l'on se transmet de génération en génération. La réalité cachée, et contenue dans ces reliques, devait être simplement naturelle, ordinaire, composée de beaux moments, mais également de paroles, de faits et gestes moins glorieux, proprement humains.

Cela n'est pas ce qui m'intéresse. Ce qui m'attire et m'intrigue,

en vérité, lorsque je regarde ce pot à tabac, c'est ce qu'il possède de magique, d'extraordinaire en lui, de surnaturel peut-être. Il s'agit du pot à tabac de mon grand-père, Jules. Entre ce pot à tabac et moi, à cet instant, il y a un siècle de temps qui s'étire, un siècle ! Autrement dit, un gouffre, un abîme, une distance infranchissable. Et pourtant, il est là sous mes yeux. Je le regarde. Je le touche. Je le respire, comme Jules a dû le faire, quotidiennement, il y a un siècle ! Je le prends dans mes mains, je mesure son poids, je ressens la fraîcheur du grès, le relief de ses ornements sous mes doigts. Jules a forcément éprouvé les mêmes sensations, exactement. Il est absolument extraordinaire qu'à un siècle de distance, nous soyons alors si proches. Nous partageons la même petite expérience. Nos mains expérimentent un contact, en tout point identique avec la réalité. Voici pourquoi je considère que ce simple pot à tabac est magique ou qu'il possède un pouvoir surnaturel, celui de me faire voyager dans le passé ou, selon le point de vue dans lequel on se place, celui de faire voyager mon grand-père dans le futur, et de le conduire, l'espace d'un instant, à mes côtés. Alors, dans ces conditions, peu m'importe que je ne sache pas où a été acheté ce pot à tabac, à quelle occasion il a été offert à mon grand-père ni où ce dernier achetait son tabac, et quel tabac il appréciait le plus de fumer. Ce qui m'intéresse, en effet, c'est que cet objet est capable de me relier à lui d'une autre manière qu'avec des souvenirs attestés et précis. Ce pot à tabac me semble la source potentielle d'une imagination infinie, capable de me relier à Jules, de même que cette photographie sur laquelle mes grands-parents paraissent m'observer avec attention. Depuis ce gouffre d'un siècle qui nous sépare, ils me murmurent à l'oreille, avec une authentique bienveillance, « Ne t'en fais pas, il est si simple de devenir des ombres, nulle souffrance, nulle peine. Charon te fera traverser, dès lors que tu lui verseras ton obole. Dès lors que

tu parviendras sur l'autre rive, ce sera à ton tour de regarder les vivants, afin de leur tendre la main et de les rassurer ».

Pour moi, c'est de cette manière qu'un objet, une photographie peut faire revivre le passé. Non pas par la reconstruction historique de faits authentifiés, mais par le pouvoir de l'imagination. Une imagination guidée par les liens invisibles que nous entretenons avec ceux qui nous ont précédés et qu'il nous faut aller suivre au plus profond de nous-mêmes, dans la part la plus intime et la plus mystérieuse de l'être, considérant que nous sommes avant tout le fruit des existences disparues de nos ancêtres. Ils nous emplissent de leur présence muette. Ils nous regardent de l'intérieur. Ils guettent le moindre de nos gestes, prêts à surgir, d'une manière ou d'une autre, dans un lieu et à un moment où nous nous y attendions le moins.

Après ce préambule, somme toute assez long, venons-en au fait. Les circonstances de ce que je peux me permettre d'appeler « une rencontre avec mon grand-père » sont tout à fait fortuites. Comme je l'ai évoqué plus haut, à la suite d'une succession, je conserve ce pot à tabac. Il repose simplement sur une étagère de mon bureau. Depuis que je l'ai en ma possession, d'ailleurs, j'ai fait l'acquisition, dans une foire à la brocante, d'un autre pot à tabac, en grès du Beauvaisis, mais de plus petite taille. Ce sont des objets qui me plaisent, sans que je puisse vraiment expliquer pourquoi. Ils ne laissent pas indifférent le regard qui se pose sur eux. Cela dit, celui de Jules conserve à mes yeux une aura toute particulière.

C'était une journée comme les autres. La pluie battait les vitres. Je finissais de classer quelques documents administratifs, lorsque mon regard s'est arrêté sur le pot à tabac de Jules, posé devant les livres, en face de moi. Je ne sais pourquoi je me levai alors pour aller m'en emparer, le soupeser et, pour la énième fois,

observer et apprécier ses motifs en relief. Ils étaient poussiéreux. Je sortis de ma poche un mouchoir en papier et me mis à le frotter vigoureusement, de manière à faire disparaître cette minuscule poussière grise qui s'était incrustée dans les petites fentes du grès. Le couvercle d'étain avait été mal revissé. Sous l'action énergétique de mon nettoyage, il tomba sur le parquet en entraînant le second couvercle obturant le goulot. Alors, au moment où je me penchai afin de ramasser les deux couvercles, je sentis une forte odeur de tabac et je vis une légère vapeur blanche qui s'échappa du pot. Mon esprit fut aussitôt paralysé par une vision, celle du visage de Jules qui me regardait en souriant. Au premier instant de cette apparition, je crus qu'il s'agissait simplement d'une association fabriquée par mon cerveau fatigué, une sorte de réminiscence qui me montrait cette photographie mille fois observée, et dont j'ai parlé précédemment. Non, il s'agissait d'autre chose. La vision ne se dissipait pas. Mon grand-père me souriait. Je voyais son visage s'animer. Je dus m'asseoir, tout en conservant le pot à tabac, précieusement serré dans mes mains.

Je tâchai de reprendre mes esprits. Son visage était toujours là, bienveillant, à m'observer. Après plusieurs secondes, ma pensée reprit son cours. Je songeai aux contes des *Mille et Une Nuits*, et plus particulièrement à *Aladin et la lampe merveilleuse*. Mon grand-père ne venait-il pas de surgir de ce pot à tabac, après un siècle de réclusion ? Toutefois, je n'étais pas au bout de mes surprises. J'entendis soudain, et distinctement, une voix grave, chaude, la voix d'un homme âgé, qui s'adressa à moi le plus naturellement du monde :

— Si cela peut t'aider à vivre, tu pourras me poser trois questions de ton choix. J'y répondrai le plus simplement possible. Il faudra ensuite renoncer à savoir tout ce que tu ne sais pas et qui doit continuer à nourrir ton désir. Je t'écoute.

Le plus étonnant et le plus étrange fut que je ne doutai pas un seul instant que cette voix fût celle de Jules, mon grand-père ! Il est bien souvent des circonstances où la raison cède le pas à l'irrationnel sans que l'on sache véritablement pourquoi. Ce fut une de ces occasions. La voix un peu tremblante, je posai la première question qui me vint à l'esprit :

– Quel fut le plus grand malheur de ta vie ?

J'attendis plusieurs secondes la réponse, qui fut exprimée avec le même ton de voix apaisé que pour la première intervention :

– Le plus grand malheur de ma vie fut la mort de ma première épouse, dont je garde le prénom au secret dans mon cœur. Elle avait vingt-cinq ans lorsqu'elle a été emportée par la grippe espagnole. C'était en mille neuf cent dix-huit. Elle ne m'a pas donné d'enfants.

La voix se tut. Je replaçai le premier bouchon sur le pot puis revissai le couvercle. Je posai le pot sur l'étagère. Avais-je rêvé ? Était-ce une hallucination ? Toujours est-il que je ne parlai à personne de ce qui était survenu, à cette heure, dans mon bureau. Certainement étais-je trop curieux, trop obsédé par ce passé qui nous échappe. Je voulais savoir et mon cerveau avait, malgré moi, décidé de m'apporter des réponses.

Je restai plusieurs semaines sous le choc de cette « apparition », si ce terme pouvait convenir pour désigner ce qui s'était passé. Finalement, ce que j'avais appris ou ce que mon esprit troublé avait inventé n'avait rien d'extraordinaire. Qui n'aurait pas souffert à la mort de sa jeune épouse ? N'était-il pas mieux de conserver en soi des questions sans réponse sur ses ancêtres ? N'était-il pas mieux de les imaginer, de les rêver plutôt que de trouver les moyens de les révéler dans la tragique et fade lumière du jour ?

Le temps passa encore. Je ne pouvais retrouver l'apaisement. Je n'avais pas parlé de ce « malaise » ou de cette « étrange résur-

gence du passé » à mes proches, craignant trop d'être la risée de tout le monde. Le fait est que je ne pensais plus qu'à cela. Ce qui m'était arrivé m'obsédait. J'en venais à douter de ma propre rationalité. Je n'avais pas oublié les paroles que j'avais clairement et distinctement entendues, Jules avait bien dit « trois questions de ton choix ». J'en avais posé une. Il m'en restait deux. Il fallait que j'y réfléchisse, que je fasse le bon choix. Cependant, le champ des possibles était infini. Deux minuscules questions ne lèveraient jamais le voile sur une existence longue de plus de quatre-vingts ans.

J'attendis d'être seul à mon domicile et, le cœur battant, je m'installai dans mon bureau, avec le pot à tabac de Jules posé devant moi. Je le pris dans mes mains avant de l'ouvrir et de le frotter vigoureusement avec un mouchoir, comme la première fois. De nouveau, l'apparition eut lieu, tout d'abord cette forte odeur de tabac, puis cette petite vapeur blanche, et enfin le visage de Jules, devant moi, serein, me souriant comme la dernière fois. Je posai ma question :

— Quel est ton plus beau souvenir ?

Le long visage de Jules esquissa un sourire qui laissa voir ses dents. Sa main apparut qui vint caresser ses moustaches en pyramide. Il parla :

— Mon plus beau souvenir, parmi d'autres, bien sûr, fut lorsque j'offris à ma plus jeune fille, Marguerite, une maison de poupée que je lui avais fabriquée. Sa joie d'enfant a fait mon bonheur de père. J'avais soixante-cinq ans, elle en avait cinq. Elle était celle qui allait prolonger ma vie.

La voix se tut. Le visage disparut. Je restai totalement étourdi par ce voyage dans le temps. Aucun secret n'avait été révélé. Cependant, ce peu de chose qu'il m'avait confié possédait une dimension extraordinaire. C'était un souvenir d'une grande banalité,

un souvenir que Jules venait de sauver en me le transmettant. C'était un instant de vie qui ne serait pas voué à la disparition et au néant. C'était un vestige qui maintenait le lien ténu et impossible entre des êtres séparés par un siècle.

L'heure de ma troisième question arriva bientôt. Mon impatience devint impossible à contenir et, comme Aladin, je ne pus résister à ma curiosité. Cette fois, je demandai à Jules de me raconter ce moment terrible où il avait été gazé et blessé dans les tranchées. Je voulais savoir comment les choses s'étaient déroulées. Je savais que sa réponse allait certainement mettre à mal les belles imaginations que j'avais pu échafauder. Cependant, la curiosité l'emporta.

Il me répondit que les faits se déroulèrent en avril mille neuf cent seize. Il était au front. C'était le début de l'après-midi. Les Allemands venaient de lancer une offensive. La déflagration d'un premier obus lui avait brûlé le visage. Les gaz avaient suivi. Il avait perdu connaissance et, plus tard, sa plaie s'était infectée. Après son rétablissement, il avait été affecté à l'arrière. Il m'expliqua, ensuite, que ce traumatisme au visage avait sans doute déclenché un glaucome qui l'avait rendu aveugle, après sa démobilisation. Il n'avait plus eu le bonheur de contempler ses enfants.

Comme les fois précédentes, son intervention fut courte. Sa voix m'était apparue de plus en plus lointaine. J'avais eu le sentiment que Jules devait fournir des efforts de plus en plus intenses pour me parler, comme si son temps était désormais limité, comme s'il allait à jamais s'échapper de ce pot dans lequel il était peut-être retenu prisonnier.

Je me laissais aller à échafauder des théories de plus en plus folles. Je n'avais bien entendu jamais parlé de ma conversation avec Jules, craignant trop de susciter l'inquiétude de mes proches.



Les choses auraient dû en rester là. Malheureusement, le pot à tabac trônait toujours sur la bibliothèque, et il m'appelait, il attirait mon regard à chaque fois que je passais à côté. C'était comme un fil invisible qui me reliait désormais à mon grand-père. Un fil d'Ariane que je ne voulais rompre sous aucun prétexte. Un fil qui me guiderait vers la lecture du passé.

Certes, Jules m'avait bien précisé « trois questions », toutefois je ne voyais pas en quoi une de plus allait pouvoir amener le chaos dans les couloirs du temps, comment une simple petite question allait bouleverser ce qui apparaissait déjà comme quelque chose qui nous dépassait, quelque chose de plus grand que nous, quelque chose d'incompréhensible pour nous qui pensons être des créatures raisonnables.

Ce jour arriva où je ne pus retenir plus longtemps ma soif d'en savoir plus, de poser des questions qui éclaireraient un peu les existences lointaines de mes ancêtres. Je pris le pot à tabac, l'ouvris. Cette fois, aucune odeur forte ne s'en échappa, simplement ce vieux et faible parfum qu'il avait toujours possédé et qui peinait à nous transporter dans le labyrinthe du Temps.

Je ne vis ni vapeur blanche ni visage. Mon cœur se serra à tel point que je fis un malaise et m'écroulai subitement sur le parquet. J'entendis ma femme qui appela depuis la cuisine, me demandant si tout allait bien. Je ne pus pas lui répondre. Dans ma chute, le pot à tabac avait roulé devant mes yeux. Je fixai son orifice, dont le trou noir ne laissait pas voir sa profondeur. La barque de Charon n'en finissait pas de traverser le Styx. Lentement, sous la forme d'une petite vapeur légère, je vis tout mon être pénétrer dans le pot, sans que je puisse faire quelque chose. Depuis l'intérieur, qui était sombre, j'entendis ma femme entrer dans le bureau et se pencher sur mon corps. Elle poussa un cri :

— Mon Dieu, tu fais une crise cardiaque, au secours !

Mon enterrement eut lieu dans les jours qui suivirent. Le pot à tabac de Jules trôna longtemps sur l'étagère de la bibliothèque. Plus tard, mes enfants en héritèrent.

Je redoute désormais le moment où les deux couvercles de ma prison s'ouvriront et que je verrai entrer la lumière dans ce minuscule cachot du Temps où mon errance n'a plus de fin. Quelles questions me posera-t-on ? Quelles réponses serai-je en mesure de transmettre aux vivants ?

## BÉATRICE<sup>2</sup>

Elle voit sans regarder. Elle agit sans savoir ce qu'elle fait. Le temps d'accomplir un geste suffit à abolir le souvenir même de ce geste. Il n'y a plus de voyage possible, ni dans l'espace ni dans le temps. Se déplacer d'une pièce à une autre, c'est instantanément oublier d'où elle vient. Elle ne sait pas où elle va. Chaque pas accompli efface la trace du pas précédent. Elle déambule, en elle-même, d'une errance immobile. Elle possède le don d'ubiquité. Elle pourrait être ailleurs. Elle est ici. Devant mes yeux. Mes yeux qui tentent de verser des larmes. Cela même est inutile. Ce seraient des larmes vaines, des larmes comme des gouttes de pluie sur une vitre indifférente. Son cœur bat. Ses yeux me regardent, comme gênés de ne pouvoir me nommer. Que peut-elle encore réellement identifier ? Que sont devenus la lumière d'une fin de journée, le parfum d'une fleur, le contact d'une main amie, les contours d'un visage familier ?

Ses mains sont noueuses, veinées. Elles sont belles. À son annulaire, sa bague de fiançailles, inchangée. Des mains qui ont accompli tant de gestes, qu'elles-mêmes ont perdu toute mémoire. Elles ressemblent à des ceps de vigne, à flanc de colline, qui se tordent de douleur comme pour échapper à la brûlure du soleil.

---

2 Dans *l'Enfer*, Béatrice est l'amante décédée de Dante.